Juriste de formation, Nicolas TIXIER est entré chez les dominicains en 2003. Il est aujourd'hui aumônier des gens du voyage à Lyon.

Nicolas TIXIER

« Vatican II » ?

Je suis né en 1978, année des trois papes, et année où Lyon eut son métro. Je n'ai donc pas connu le Concile, ni a fortiori l'avant-concile… Je baigne donc dans l'Église de l'après-Vatican II depuis ma naissance. En parlant de « Vatican II », il me faut évoquer trois éléments souvent mêlés, mais pour moi bien distincts :

- un événement que je n'ai pas connu mais que l'on m'a rapporté ;
- un temps de l'Église où je vis ;
- un texte que j'ai découvert un jour de ce temps, beaucoup plus tard…

Un événement

Né en 1978 : l'événement a eu lieu plus d'une décennie avant ma naissance. C'est un événement que l'on m'a rapporté, dans l'Ordre bien sûr, par des frères qui évoquent leur joie, voire leur excitation, devant ce bouleversement, les péripéties de l'immédiat après-concile, la répercussion des changements intervenus si profondément, les expérimentations audacieuses…

J'ai aussi reçu en héritage le récit de l'événement par mes proches, en premier lieu par mes parents bien sûr (je suis issu d'une famille catholique pratiquante, et investie largement dans l'Église). Récit de souvenirs de l'avant-concile, pas forcément

mauvais, mais pas empreints de nostalgie non plus. La génération de mes grands-parents (pour ceux que j'ai connus, deux sur quatre) me semble avoir eu plus de mal avec cet événement (« c'était quand même autre chose avant »).

Mes parents m'ont rapporté l'élan du concile, les nouveautés. J'ai eu des échos positifs de cet événement dans mon enfance, dans ma jeunesse. Mais aussi le récit plus nuancé des mouvements d'après-concile. Les expérimentations de tel ou tel curé de notre paroisse qui prenait selon eux un malin plaisir à choquer le peuple bien sage des fidèles par les idées nouvelles désormais autorisées. Comme un regret de certaines maladresses qui firent peut-être du mal, de certaines sensibilités heurtées sans beaucoup de fruits par des audaces pas très mesurées…

Un temps de l'Église

Que pensez-vous de Vatican II ? Une telle question me paraît aussi peu naturelle que celle-ci : « Que pensez-vous de la constitution du 4 octobre 1958 ? » Une telle question suppose une référence implicite à un régime antérieur. Ainsi on évoque le progrès de la Constitution de la Vème République comme une avancée notable dans la stabilité des gouvernements qui durent désormais plus de six mois. Je peux comprendre l'émotion de ceux qui ont assisté à la mise en place du nouveau régime, les images de la Place de la République à Paris toute parée de drapeaux. J'imagine que, outre les constitutionnalistes qui jettent sur ce texte un regard d'expert, les comparatistes qui tenteront de mettre en lumière ses points forts et ses points d'inefficacité en en éclairant la lecture par des textes étrangers, et autres analystes de tous poils, on ne saurait vibrer avec intensité à cette question que si l'on a vécu l'événement… Parce qu'on est témoin qu'il y a eu alors un avant et un après.

J'ai toujours vécu sous la constitution de la Vème République, elle fait partie de ma vie quotidienne, comme les bâtiments que je n'ai pas vu construire… C'est mon cadre de vie originaire. Il en va exactement de même pour Vatican II. C'est l'Église que je connais. On peut me parler du passé, j'écoute avec intérêt, mais ce n'est pas mon histoire. Je n'ai jamais assisté à une messe en latin, ce qui manque certainement à ma culture.

C'est donc l'Église dans laquelle j'ai grandi, et que j'aime d'ailleurs. Je garde le souvenir enfant de ce visage de l'Église moderne. Habitant en ville dans la banlieue parisienne, je reste marqué par ce qui m'apparaissait petit comme l'Église de la ville, moderne, qui semblait pour moi s'opposer à l'Église bien différente, de la campagne, où, outre le vieux bâtiment, demeurait une atmosphère plus ancienne, avec un curé sans doute plus traditionnel, et des habits liturgiques plus anciens, quelques relents de tradition qui faisaient sourire ma famille, mais que l'on ne trouvait guère en ville.

Église moderne, en béton, sur fond d'immeubles, que je retrouvais d'ailleurs sur mon livre de caté « Pierres Vivantes », avec deux versions (une avec foule sortant de l'église en béton, et l'autre franchement déprimante avec un parvis vide), étoles en laine très *seventies*, chants nous appelant à aplanir les collines, ou à venir des quatre coins de l'horizon, quand il ne s'agissait pas d'écouter sans faire de bruit celui qui marche dans la nuit, avant de moissonner un grand champ de blé. Je garde le souvenir d'une liturgie très « participative », à grands renforts de panneaux décorés par les enfants du caté, et surtout de la crèche de Noël en tubes d'aluminium rouge avec des fixations inox et l'enfant Jésus interrogatif au centre de cette énigmatique structure…

De tout cela je garde un merveilleux souvenir, même si je crois m'être alors beaucoup ennuyé aussi… Je me souviens du jour où durant la messe, le curé de notre paroisse, un homme profondément bon, très progressiste, vient nous voir alors que nous jouions avec nos petites voitures par terre dans l'église pendant la messe (nous étions parmi les seuls enfants à la messe…) et nous dit : « C'est embêtant, la messe ! Pas vrai, les enfants ? Mais c'est important, car il y a Jésus dedans ».

Aujourd'hui je regarde cela avec tendresse, et aussi gratitude. Sans beaucoup de recul aussi, au vu de ce que j'ai dit précédemment. Peut-être que tous les découpages que l'on m'a fait faire au caté n'étaient pas transcendants, ni les innovations liturgiques toutes intelligentes, mais je garde le souvenir d'une Église où l'on se sentait bien, et celui de chrétiens prêtres ou laïcs, motivés et sincères, ce qui m'apparaissait comme magnifique.

Un texte

Du texte du concile il n'a été question pour moi que très tard. Un petit peu à l'aumônerie universitaire. Surtout dans l'Ordre dominicain. Là, j'ai été amené à me plonger dans ce texte au hasard de mes cours et travaux à rendre. L'occasion de découvrir la beauté de certains textes, de me découvrir aussi enfant de cette Église-là. Mais sans doute aussi sans goûter le caractère révolutionnaire ou simplement neuf de ces textes, dont certains me paraissent d'une évidente évidence, tant j'ai baigné en eux. L'ouverture de l'Église au monde m'a toujours été enseignée dans ma formation chrétienne. Je dirais donc volontiers qu'en lisant le texte, je me suis reconnu de cette Église à laquelle j'appartenais, et à laquelle j'appartiens toujours.

Adieu Vatican II ?

Je suppose que la question se pose, puisqu'on la pose… N'ayant pas entendu parler d'une quelconque abrogation des textes conciliaires ou de leur ajournement, je suppose qu'il faut comprendre l'expression comme « Adieu l'esprit de Vatican II », avec le risque qu'un esprit conciliaire est plus difficile à caractériser qu'un texte, moins objectif aussi… « Ce n'est pas l'esprit » est toujours une phrase risquée : les juristes savent bien que c'est là un moyen d'interpréter la loi à son avantage.

« Adieu Vatican II ? » C'est une question que j'ai effectivement entendue de nombreuses fois, surtout depuis que je suis dominicain d'ailleurs. Souvent une question pleine de désarroi, accompagnée d'une certaine nostalgie d'un événement vécu, de ce qui apparaît vu de l'extérieur comme un combat mené de haute lutte, ou au cours duquel on a vibré, et qui semble maintenant oublié, voire renié. Une nostalgie bien compréhensible, sans que je puisse dire qu'il soit facile de la partager. On n'est pas nostalgique du fond du cœur de ce qu'on n'a pas connu. On peut s'imaginer, se représenter, mais de là à regretter amèrement, il y a un pas…

Je ne suis pas un grand adepte des nostalgies. Je suis le fils d'une génération, ô combien diverse, je le sais ; nous ne sommes pas un bloc monolithique loin de là. Mais je connais quand

même un peu ceux et celles avec qui j'ai fait mes études, qui sont mes cousins, mes amis. Certains issus de familles chrétiennes, d'autres pas. Il est frappant de voir le désintérêt flagrant de nombre d'entre eux pour de telles questions ! Surtout le caractère totalement extraterrestre que ces débats prennent pour eux.

Jeunes et vieux tous ensemble.

Ce qui me semble toujours un peu ennuyeux avec ce genre de questions, c'est l'inévitable affrontement des générations. On n'est pas bien loin du vieux concept « des jeunes de maintenant » qui ne sont pas « comme avant » ou « comme à l'époque ». Et d'énumérer en bougonnant et en soupirant bruyamment la liste interminable des griefs formulés contre ces « jeunes de maintenant » qui seraient : identitaires, sans désir de formation théologique, sans idées novatrices, sans idées tout court, conformistes, etc.

Une telle catégorisation hâtive n'a qu'un effet immédiat, qui est de renvoyer la génération accusatrice dans son passé vite qualifié de poussiéreux : les *seventies* c'est fini, bienvenu en 2010 ! Je crois que c'est malheureusement fréquent. Le « vivre ensemble », devenu le lieu commun de bien des discours contemporains, n'est pas plus facile à appliquer en Église qu'ailleurs…

En écoutant les générations précédentes, ce qui me semble frappant, c'est un décalage de situation, par rapport à une Église telle qu'elle fut peut-être, riche de fidèles, puissante, tenant son rôle dans la société, reconnu ou critiqué, une situation contestée par les tenants de cet « esprit de Vatican II », voulant revenir à plus de simplicité évangélique, plus de proximité, une certaine désacralisation…

Absence.

J'ai pour ma part grandi dans un univers bien différent, celui de l'absence totale (ou quasi-totale) de Dieu et de l'Église. Seul catholique pratiquant dans ma classe, je garde un souvenir assez douloureux de mes années au lycée (public) où ma religion se prenait son paquet de clichés par semaine, avec l'évidence de parler de quelque chose de disparu.

Seul à ma table dans le hall de la fac de droit pour vanter les mérites du pèlerinage de Chartres (au glorieux passé, souvenir

d'une époque où il y avait plusieurs messes finales à la cathédrale pour accueillir tous les pèlerins étudiants…), avec affiches et vidéos de pub, au milieu d'une foule indifférente (heureusement juste le harcèlement de quelques extrémistes, de gauche comme de droite d'ailleurs, pour piquer le jeu). Aucune contestation. Aucun affrontement. Aucune réplique. Aucun débat. Rien. C'est quoi une aumônerie ? C'est quoi un pèlerinage ? C'est quoi être chrétien ? Bah ! une option spirituelle comme il y a tant d'autres, pas la plus intéressante, ni la plus à la mode non plus. Un peu hors jeu.

Tout est pareil ?

Prenant en stop une jeune fille, le portable sonne : c'est son copain. Je viens de lui dire que je suis dominicain. Elle, à son copain : « je suis en train de parler avec un mec qui se fait un trip mystique ». Et de me raconter sitôt raccroché qu'elle, c'est pareil, elle se fait un trip mystique bouddhiste. C'est bien pareil…

Dans une société où justement « tout est pareil », je ne peux que comprendre ceux qui veulent se dire à eux-mêmes, peut-être, dire au monde aussi (pas toujours avec finesse, c'est entendu !) que tout n'est pas pareil, que ce qui les fait vivre n'est pas une simple option, accessoire. Ceux qui disent qu'ils veulent vivre en chrétiens « décomplexés » (expression que je trouve mauvaise, car elle est l'alibi de bien des attitudes agressives).

Délitement.

Je suis frappé de voir aujourd'hui le délitement, la fuite. Le sentiment d'absence. L'idée que l'Église, c'est fini. Que Dieu aussi, c'est fini. Et c'est pour moi une question bien plus importante que « Adieu Vatican II ». Côtoyant les gens du voyage, je vois bien le mécanisme dans lequel ils sont pris, délaissant l'Église catholique pour rejoindre les Églises pentecôtistes au discours bien plus musclé que le nôtre, plus agressif certainement, plus audacieux sans doute.

Et je suis frappé de voir la diversité sociale qui se retrouve dans ces Églises, surtout chez les jeunes (ce qui ne veut pas dire que cette diversité n'existe pas chez nous). L'impression de voir dans leurs rangs les mêmes jeunes que dans la rue…

Pour conclure…

Le risque de l'expression « Adieu Vatican II ? », c'est de disqualifier la jeune génération qui ne se reconnaît pas dans la génération précédente, venue en un autre monde. Il faut écouter son cri, écouter ses besoins, évangéliser ce qui doit l'être, avoir le souci de l'accompagner, de former. Surtout, partir des jeunes comme ils sont, et pas comme ils devraient être selon un prisme de lecture qui ne correspond plus à notre époque…

Qu'ils aiment louer le Seigneur en levant les mains et en écoutant *Glorious* ou *Exo*, chanter des chants de Taizé assis par terre pendant des heures, adorer le Saint Sacrement. Quel est le problème ? Je trouve dommage que les moindres mouvements d'enthousiasme de leur part soient immédiatement suspectés et condamnés. On ne dit de toute façon rien à personne en bougonnant dans son coin…

Il importe de ne pas jeter l'opprobre immédiatement, de considérer tout cela avec bienveillance, de ne pas conclure immédiatement à une quelconque aliénation. Sans doute la « génération Jean-Paul II » est-elle plus libérée qu'elle ne peut le montrer. Il faut faire confiance à la jeunesse. Cela ne veut pas dire que rien ne doive être repris, ni aucune transmission faite. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas trouver les moyens d'ouvrir à une réflexion, amener à libérer la parole, le questionnement, travailler à l'intelligence de la foi.

Mais je crois surtout que la question devant nous est la suivante : pouvons-nous ne pas résumer notre vie en Église à des débats tels que tradis-progressistes, pour ou contre Vatican II, avec toute l'imprécision que ces débats supposent, mais toute l'efficacité dans la division qu'ils provoquent ? Sommes-nous capables plutôt de suivre la lettre du concile justement qui appelait à se tourner vers le monde, un monde aujourd'hui totalement indifférent à ces questions intra-ecclésiales, pour être témoin du Dieu d'amour et de miséricorde que l'Église doit plus que jamais incarner ?

Aussi je termine en citant le Message du Concile aux jeunes, le 7 décembre 1965 :

« C'est au nom de ce Dieu [juste et bon] et de son Fils Jésus que nous vous exhortons à élargir vos cœurs aux dimensions du monde, à entendre l'appel de vos frères ; et à mettre hardiment à leur service vos jeunes énergies. Luttez contre tout égoïsme. Refusez de laisser libre cours aux instincts de violence et de haine, qui engendrent les guerres et leur cortège de misères. Soyez généreux, purs, respectueux, sincères. Et construisez dans l'enthousiasme un monde meilleur que celui de vos aînés !

« L'Église vous regarde avec confiance et avec amour.

Riche d'un long passé toujours vivant en elle, et marchant vers la perfection humaine dans le temps et vers les destinées ultimes de l'histoire et de la vie, elle est la vraie jeunesse du monde. Elle possède ce qui fait la force et le charme des jeunes : la faculté de se réjouir de ce qui commence, de se donner sans retour, de se renouveler et de repartir pour les nouvelles conquêtes. Regardez-la, et vous retrouverez en elle le visage du Christ, le vrai héros, humble et sage, le prophète de la vérité et de l'amour, le compagnon et l'ami des jeunes. C'est bien au nom du Christ que nous vous saluons, que nous vous exhortons et vous bénissons. »

Nicolas TIXIER